

François Tanguy a fait de la Fonderie, au Mans, un port où viennent accoster les artistes qui partagent un point de vue singulier sur le monde de la création. Comédiens, musiciens, danseurs y travaillent sans obligation de résultat

## François Tanguy, retiré à l'écoute du « bordel du monde »

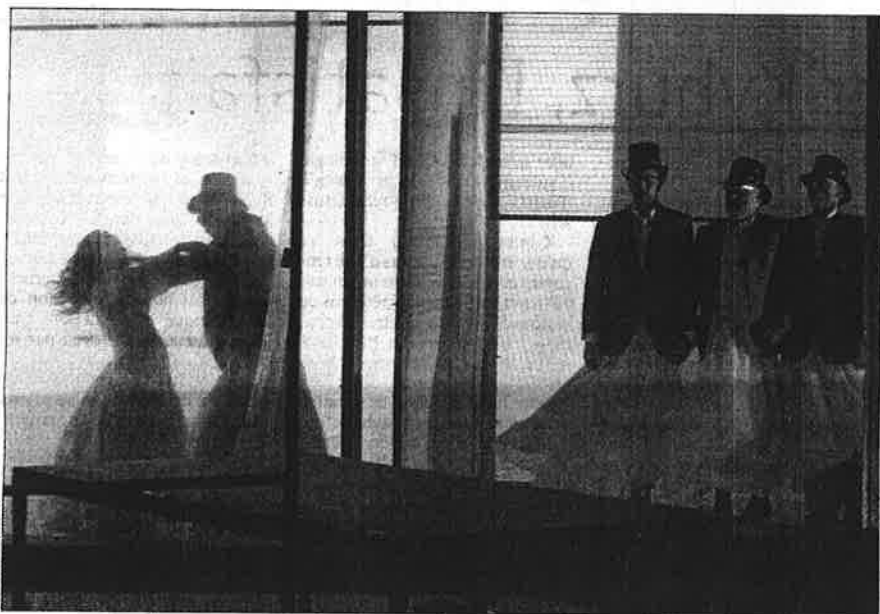
**V**ous arrivez dans une petite rue tranquille du Mans (Sarthe), bordée de façades industrielles. Vous sonnez à une porte de service. On ouvre, et François Tanguy vous accueille au seuil de sa maison. Il est chez lui dans cet endroit qui s'appelle la Fonderie, du nom de la rue où elle loge : 4 000 mètres carrés aménagés dans ce qui fut un garage Renault du temps que l'industrie automobile était prospère dans la ville.

Il faudrait un jour qu'une caméra prenne le temps de filmer cette Fonderie, pour que chacun puisse voir ce que la volonté de mener un projet, mûri d'année en année, peut donner comme beauté. Une beauté simple, calme et réfléchie.

Vous traversez des ateliers, des cuisines, des chambres et des salles habillées, avec de longues tables et des objets hétéroclites, un manteau brodé venu de Tchétchénie... Vous croisez des gens au piano ou aux fourneaux, vous entendez des voix et des bruits de construction.

Qu'est-ce donc que ce lieu où tout respire l'ordre vivant du travail dans la longue suite des jours, mais aussi la vie quotidienne d'une communauté ? Une fabrique, un laboratoire ? Oui, mais avant tout, comme le dit François Tanguy, c'est le mot « port » qui lui convient le mieux.

Un port de passage, où viennent expérimenter des compagnies ou des solitaires. Certains restent quelques jours, d'autres plusieurs mois. A la clef, il y aura



« Coda », le nouvel opus de François Tanguy, est guidé par « De la nature des choses », de Lucrèce.

un spectacle, ou pas. Ici, on invente une manière qui s'écarte des lois en vigueur dans la production.

« Se retrouver dans une marge où on n'est pas obligé d'afficher un savoir-faire ou une volonté de se montrer. C'est une éthique. C'est tout », dit simplement François Tanguy.

La Fonderie ne propose pas de programmation à l'année. Elle donne des rendez-vous au public, deux mois, quinze jours ou deux jours à l'avance. Toutes les disciplines s'y croisent : le théâtre, la danse, le cinéma, la musique, les sciences, la politique et la philosophie.

Ainsi, le 14 octobre, Jacques Rancière viendra parler de son livre *La Haine de la démocratie*. Au printemps, Claire Denis, accompagnée de Michel Subor, l'acteur de son dernier film, *L'Intrus*, avait fait une rencontre avec des élèves des Beaux-Arts.

Ainsi va le temps de la Fonderie, qui à elle seule dessine un portrait de François Tanguy, inventeur d'un théâtre, souvent rapproché de celui de Tadeusz Kantor et de Bob Wilson, qui abolit les codes de la représentation pour aborder des terres de rêves, de sensations et de réflexions inouïes.

Un homme, aussi, qui sans cesse s'engage dans les combats, hier les sans-papiers et la Bosnie, pour laquelle il a mené une grève de la faim avec Ariane Mnouchkine et Olivier Py, en 1995, aujourd'hui la Tchétchénie, mais pas seulement ; « tout le bordel du monde », dit-il à la fin d'un long dégageant sur la question, parce qu'il faut bien appeler un chat un chat, parfois.

Près de l'entrée de la Fonderie sont entreposés des médicaments et des provisions en partance. Dans la grande salle commune, François Tanguy pose sur la table les livres qu'il va chercher, au fil de la conversation - Lucrèce, Merleau-Ponty, Villon, Danielle Collobert...

C'est encore un livre qu'il évoque quand on lui demande ce que fut son premier souvenir de théâtre. « Ma tante m'avait rapporté de RDA un document sur les répétitions de spectacles de Bertolt Brecht, avec des photos. Je regardais ça. J'avais 8 ans. »

C'était au tout début des années 1970. Au même moment, cette tante et son père, qui était secrétaire d'un collège technique en banlieue parisienne, appartenaient à un groupe de théâtre amateur qui avait rejoint Jacques

Lassalle, le directeur du nouveau Studio-Théâtre de Vitry-sur-Seine. Ils répétaient dans la cave du collège. « Ils ne faisaient pas du théâtre au sens où on peut l'entendre. Ils se concentraient sur un problème. »

C'est « cette façon de se dresser face à une question » que retiendra François Tanguy. Son histoire avec le théâtre se scelle quand il

**Ce théâtre déplace la compréhension, comme il déplace les sens des spectateurs vers des terres inconnues**

rencontre l'équipe du Radeau, dont il devient le metteur en scène, en 1982. Trois ans plus tard, le Radeau s'installe au Mans, la ville de Laurence Chable, comédienne et âme de la troupe.

La troupe a mis vingt ans pour aménager les 4 000 mètres carrés de la Fonderie. « On ne voulait pas dépenser des mille et des cents, mais toujours partir d'une nécessité intérieure, en allant pas à pas, selon les besoins les plus simples : dormir, manger, construire, répé-

ter », dit Laurence Chable. Cela continue. Le nouveau projet verra la construction d'une boîte d'isolation acoustique pour les musiciens.

C'est fou, le nombre de gens qui sont passés à la Fonderie depuis sa création. Certains sont morts aujourd'hui, comme Didier-Georges Gabily, dont il reste une porte en rouge peinte par lui, ou Antoine Vitez, qui voulait que le Radeau travaille avec la Comédie-Française.

D'autres viennent « humer l'air », dit Tanguy : les metteurs en scène Jean-Marie Patte, Claude Régy, Klaus Michael Grüber, les cinéastes Claire Denis et Claude Klotz. Une fois, c'est la Schaubühne de Berlin, alors dirigée par Andrea Breth, qui a débarqué au Mans. Elle voulait inviter François Tanguy à faire un spectacle à Berlin. Il a dit : « Non. Mais nous pouvons le faire ici. » Le projet n'a pas abouti, mais il témoigne de la détermination du Radeau à ne pas s'écarter de sa voie.

Depuis 1997, la troupe prépare ses spectacles sous une tente, pour laisser la place aux hôtes de la Fonderie. « Quand on travaille, on occupe tout l'espace », dit François Tanguy. L'opus 13 du Radeau, invité par le Festival d'Automne, s'appelle *Coda*, du nom de « la figure musicale de la reprise du motif à la fin d'un morceau, étendue au mouvement théâtral ».

On y reconnaîtra ce qui, depuis *Choral*, en 1994, entraîne le Radeau : d'extraordinaires constructions de bois, des comédiens semblables à des figures imaginaires, des flux et des reflux de musiques et de voix. Ce théâtre déplace la compréhension, comme il déplace les sens des spectateurs vers des terres inconnues.

C'est Lucrèce, avec *De la nature des choses*, qui a veillé à la création de *Coda*. La troupe a travaillé cinq mois. « On se laisse du temps. Il faut savoir attendre, attendre encore, patienter », dit François Tanguy. Et il lit une dernière phrase. Merleau-Ponty : « Puisqu'il nous est dit qu'un peu d'encre suffit à faire voir des forêts et des tempêtes... »

Brigitte Salino

★ *Coda*, Odéon-Théâtre de l'Europe, du 1<sup>er</sup> au 17 décembre.

Jean-Michel Ribes Merci  
perdus, Denise Bonal, Gilles  
Bagnolet, Vincent Delerm  
xième Solo, Serge Valletti  
Fretun La Bancale se balance  
nio Arena, Marianne Basler  
Silenzio, Esodo, Gente di  
Conversation avec Pippo  
our de Babel, Giovanna  
on Georges Moustaki

2005 - Thomas  
2006 Marilù  
Pauline  
Catalina in  
Vincent  
Henning